
Hanétha Vété-Congolo. *Avoir et Être : Ce que j’Ai, ce que je Suis*. Mazères : Le Chasseur abstrait, 2009. 154 pp 978-2-3554-062-2

Samia Kassab-Charfi
Université de Tunis (Tunisie)

LE CONTRALTO POÉTIQUE OU L’ÉCRITURE À MARÉE HAUTE

Hanétha Vété-Congolo : « parole-projectile », comme l’écrit Alain Mabankou dans sa *Préface* au recueil, mais d’emblée aussi lame de fond, frappe et puissance verbale d’où surgit, comme une réaffirmation obstinée, la féminité et l’incisif bonheur d’être. Au-delà des malaises entre lesquels la poétesse sinue, c’est l’aspérité de cette parole rauque, rocheuse, toute en volonté et en volition qui accroche, dans sa manière de remonter les rapides sans casser, sans même plier, « houant sarclant » de son style le sol du poème, à son potomitan.

D’entre les staccatos de l’écriture poétique de Hanétha Vété-Congolo, ce ne sont pas uniquement les échos aux signifiants diffractés, les infinies variations de l’être antillais, de l’être-femme qui montent vers le lecteur, l’aspirent, s’enroulent autour de son écoute, comme le thyrses baudelairien, mais encore la vibration d’une gamme grave, amplifiée à volonté, où ne fume pourtant jamais aucun lamento, aucune amertume. Éruptive, litannique, bâtie à contre-courant des ritournelles joliment parfumées des poésies insipides ou des maléfices des textes noirs, elle frôle par moments l’âcreté délicieusement réconfortante du blues, de la soul, sans se recroqueviller ni se rétracter jamais.

Cette écriture n’est pas avaricieuse. La phrase, souvent hors d’haleine, éprouvée par l’exigeante tension du rythme et de l’invocation,

déploie ses splendeurs, où la chute, l'agonie génèrent paradoxalement un recommencement fulminant, une genèse impérative, comme une inspiration nouvelle après chaque épreuve. Le « Chant du cœur en Amour majeur » illustre magistralement cette scalaire rythmique, un battement jazzy qui n'attend plus que son chorégraphe. Il n'y a pas de fiction d'opéra, ici, pas de feinte d'oratorio : la pure voix du poème mène le thème, l'ordonne, ou plutôt le désordonne, tant la syntaxe tremble et se défait par cette *hypnose sonore*, et dans cette rupture des trames émerge la formule nouvelle, outrageusement singulière, du poème d'Hanétha. Affleurantes, vocales, vocalisantes, les touches de sa langue ont tout expérimenté : les écholalies et leur plaisir solitaire, les essences rares cachées au fond du lexique, les griffures du créole au flanc lourd des langues établies. La poétesse est aux bords du domaine, aux limites du genre et de la langue : « au bord du français », dirait le philosophe Jacques Derrida. Elle s'y tient et cela lui convient, tout comme elle joue l'équilibre entre l'Être et l'Avoir. Tricotant son texte, égrenant ses mots – lames et larmes, tranchant et fondant – aux frontières de la musique, du chant, drame et apothéose. Ce territoire lui convient ; elle y nomadise. Sitôt qu'on l'écoute, qu'on la suit, elle a pourtant déjà changé de registre. Nous ne sommes nullement face à un seul livre d'initiation, mais à des feuillets où chacun est le prétexte à un nouvel engendrement, à l'issue duquel il brûle un passé exorcisé. Ce clivage où elle marronne nous enchante : nous quittons l'écriture pour le chant et l'avènement d'une voix portante qui envoûte. Nous suivons, secoués, amplifiés.

Dédié aux Femmes, aux ancêtres d'Afrique, le recueil dit en bannière la féminité victorieuse et sur-consciente : non pas triomphante ni feinte, une fois de plus, mais vibrante, mais laminaire. L'espace collectif est prodigieusement ouvert dans cette entreprise : depuis la dédicace jusqu'aux flamboiements créoles où s'épanche une voix conjointe à tous les archipels, défaits par les ordalies puis reconstitués en matrices textuelles. Cette démesure qui gonfle la phrase d'un mouvement de marée haute n'est pas une vanité rhétorique. Elle est l'indice probant d'une inquiétude, d'une quête ouverte, suspendue : comme dans la mer Caraïbe, la vague qui sans crier gare monte et s'ourle inopinément au large, loin de la rive, révélant la caye sous-marine, ce récif intime qui charge d'une brusque montée le souffle ordinaire des mers tranquilles, leur faisant rendre un soupir. Telle, cette parole, chargée dans ses tréfonds de cayes : récifs et rocailles des dessous

des mers. Avoir est à ce prix : traîner ses boulets, les sortir, les retrouver et en cette confrontation, redire son être au monde quand la barque est avariée, quand les turbulences sont passées par là.

Il faut ici repousser la tentation d'envisager chaque section du recueil dans son clivage apparent, dans sa configuration faussement dualiste. Le miroir aux alouettes poétique nous invite en vérité à considérer l'interpénétration de l'avoir et de l'être. Il nous dit la progression vers les terres lentement gagnées du silence, le souffle coupé devant les pertes et les manquements, la violence, la bêtise. Il sourd le gémissement intime qui se défend de devenir thème poétique, qui ne fait que dessiner, par affleurements, la voûte douloureuse d'une misère conjugale, le frémissement d'une espérance toujours gardée, le don renouvelé des hommages – *lonnè épi rèspé* – aux êtres aimés, à la mère, « grande âme couchée-debout » (*Ce que je suis*), à *Haiti chérie*, à Césaire tutélaire, au legs vaudou et aux animismes qui réinsufflent force vitale au cœur de toute lassitude. C'est ce jaillissement qui empêche de trouver mesure de métronome endormeur à cette écriture, qui jamais n'enjôle ni ne cajole mais secoue, remue, électrise : en un mot, exige. De son lecteur qu'il devienne batteur, tambour résonnant à son tour, voix répercutante, contralto. Le lecteur se transforme en soliste en retour, donnant la réplique, comme dans un concert de Miles Davies, où le trompettiste reprend un morceau de la fable interrompue et l'affabule à son tour, lui donne de sa voix propre : de cette chair de voix scarifiée, alarmée, mais germinative, toujours. Pas de cri, même si explose « Freedom » dans *Yo soy from this nésans*, splendeur postmoderne dédiée à Aimé Césaire, (mé)tissage d'un quatuor de langues, et d'autant de voix. Écrire comme on enseme, comme on parcourt l'espace humide de la terre pleine d'une vie à venir, et non écrire pour geindre, pour gémir, tel est l'art absolu de Hanétha, femme et poète, femme-voix livrée au vent des syncopes poétiques, souveraine et fulgurante, « au centre-là » de ce qu'est écrire, acte essoufflé et infini, augural, « sacramental » et inventif – insoumis, toujours.